

## Sade : une parfaite harmonie

La Nature, et les lois naturelles, étaient pour les *philosophes* et le siècle des Lumières l'ultime référence, comme le notait Carl Becker : « la Nature et les lois naturelles – quelle magie ces mots évoquaient pour le siècle philosophique ! Entrez dans ce pays par la porte que vous voudrez, vous êtes tout de suite conscient de son pouvoir envahissant. »<sup>1</sup> Pouvoir inouï, en fait, envoûtant et inéluctable, qui s'étend aussi bien au domaine intellectuel et artistique qu'à la vie de tous les jours : au mobilier, aux modes, aux décorations, à la vaisselle, etc... qui en témoignent tous. Et bien entendu que la Nature est aussi l'ultime référence pour Sade, homme des Lumières. Pourrait-il en être autrement ? Mais c'est cependant là pour nous un premier obstacle, en ce qui concerne sa compréhension. Nos concepts de Nature et de lois naturelles en effet ne sont plus du tout ce qu'ils étaient pour les hommes du dix-huitième siècle. Pire encore, mais nous avons même oublié de quoi il pouvait être question, et ainsi également perdu la référence et le contexte essentiels à son œuvre. Nous ne « dialoguons » plus avec la Nature, comme c'était le cas pour les

---

<sup>1</sup> Becker, Karl L.. *The Heavenly City of the Eighteenth-Century Philosophers*. New Haven : Yale University Press, 1967. p. 51.

hommes des Lumières. Nous ne vivons plus avec elle, et nous n'avons pas non plus le sentiment qu'elle vit avec nous, mais nous la côtoyons plutôt (depuis la révolution industrielle), dans un rapport équivoque, fait de méfiance, mais dans lequel nous affichons quand même sans embarras notre désir de la dominer, et prétendons à la fois sans y voir non plus la moindre contradiction l'exploiter et en jouir. Plus orgueilleux que jamais des progrès de la science et de la technologie, nous nous imaginons mieux la connaître parce que nous avons appris à mieux en tirer parti. Mais le prix de ce divorce, ou au moins de cette séparation, est un isolement accru et une aliénation grandissante, qui alimentent aussi le renouveau des religions et le retour de toutes les formes d'irrationalité. Et pourtant, si nous ne faisons pas partie de la nature, de quoi donc faisons-nous partie ? On nous dit que c'est « de l'humanité ». Sans rire, sans aucune ironie. Mais cette vérité de Lapalisse n'est pas encore une de ces devises avec lesquelles nous nous leurrions nous-mêmes, tout en cherchant à justifier à nos propres yeux une supériorité illusoire, notre orgueil et notre aveuglement ? Nous avons fait d'elle un objet de consommation tout comme un autre, à prendre ou à laisser selon notre bon désir ou nos fantaisies, quand nous nous lassons des avantages du progrès et de technologie, de la science et de l'industrie. Mais c'est quand même cependant encore avec ces produits que nous allons vers elle : en voiture, par bateau, en avion, quoique, vite lassés d'une communion dont nous avons perdu le sens et le secret, c'est à la hâte que nous revenons toujours reconnaissants vers les villes où nous pourrions vite oublier notre déception (et c'est-à-dire notre échec) jusqu'à la prochaine fois, quand la soif et le désir de nature renaîtra encore en nous. Belle inconstance. Nous la traitons en maîtresse, voire en prostituée, de même que nous avons aussi perdu ce grand respect qui animait pour elle les hommes des Lumières.

Cette transformation a déjà en fait commencé avant la révolution industrielle et le mouvement romantique, avec les préromantiques, Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint Pierre, entre autres. Ce divorce s'annonce chez eux par des sentiments violents, tumultueux, d'admiration ou de rejet, souvent inspirés par ses aspects physiques : la souveraineté de ses montagnes, le mystère de ses forêts, l'immensité de ses océans... Les préromantiques, et les romantiques après eux sont surtout sensibles, d'une sensibilité à fleur de peau, à tous ses avatars, mais que ce soit sur le mode de l'adoration ou sur celui de l'horreur, ils s'en démarquent et vivent maintenant avec elle sur le mode de la séparation, qu'ils maudissent le plus souvent. Celle fut la grande Inspiratrice des Lumières, depuis détrônée, vit aujourd'hui sale et avilie, prostituée, surexploitée, malade, et menacée. Il ne se passe pas de jour en fait qu'on ne nous annonce sa mort prochaine et quelque nouveaux symptômes de son mal : fonte des glaciers, effet de serre, disparition des forêts vierges, extinction d'espèces animales, végétales, famines, sécheresses, etc... la liste en est longue.

Le rapport intime et personnel de l'homme des Lumières avec la Nature a disparu, et il s'agit là sans doute pour nous d'une véritable différence dans l'absence de points de référence communs. Vivant maintenant dans un *autre* monde, un monde entièrement différent, comment le lecteur qui prend un roman de Sade se trouverait-il déjà pas prédisposé au malentendu ? C'est à travers le filtre de son sentiment et de ses conceptions de la Nature qu'il va le lire, et à partir des valeurs qu'il y attache qui sont les siennes. Est-il donc surprenant qu'il n'y voie d'abord que ces formes de violence qui informent son sentiment et marquent son rapport quotidien avec elle : la pornographie et le sadisme, par exemple ? Il ne cherchera souvent pas à aller plus avant (et comment le pourrait-il, s'il ne se doute même pas qu'il puisse y trouver autre chose ?) et Sade se

résumera pour lui à ces mêmes formes de violence. Il n'y verra rien d'autre que de la pornographie, et du sadisme.<sup>2</sup>

C'est dans le contexte d'une conception entièrement différente de la Nature que se situe l'œuvre de Sade, qui est en même temps un dialogue avec, et une réponse aux *philosophes* par rapport à ce concept, auquel tout, absolument tout, ou tout au moins tout ce qui compte se rapporte au siècle des Lumières. On pourrait sans grande exagération dire que tout le monde y parle « nature » comme nous parlons français, anglais, ou patagon. Qu'il y a donc aussi un vocabulaire et une grammaire naturelles, sans doute différentes d'utilisation chez les uns et chez les autres (religieux, déistes, athéistes, etc...), mais que tous, quels que soient leur état ou leur profession, parlent cette même langue. Et comme c'est aussi généralement le cas dans toutes les cultures, le plus admiré est également celui qui la parle bien : un Voltaire, un Diderot, un Rousseau, par exemple, pensent aussi la connaître mieux que les autres, et Sade bien entendu ne fait pas exception (qui manie d'ailleurs aussi excellemment le français, comme même ses détracteurs n'hésitent pas à le reconnaître).

Mais en quoi Sade parlerait-il mieux « nature » que les autres ?

Il nous semble que ce qui le distingue ici de ses contemporains même du même bord (les *philosophes* athées et matérialistes), et ce qui fait aussi de son œuvre un monument d'excellence, c'est d'abord l'élimination de certaines contradictions, qui minent généralement la syntaxe du discours de ses contemporains. Du côté des dualistes, religieux et déistes, la contradiction est

---

<sup>2</sup> Tel est bien le cas de Roger Shattuck (*Le Fruit défendu de la connaissance*. Paris : Hachette, 1998), Laurence L. Bongie (*Sade*. Chicago University Press, 1998), ou François Ost (*Sade et la loi*. Paris : Odile Jacob, 2005), entre autres.

évidente (et insurmontable) : comment expliquer qu'un être « parfait » ait pu être le créateur d'une œuvre imparfaite ? Ou qu'un Dieu bon ait pu autoriser le mal ou ne pas être pas capable de l'empêcher, étant omniscient et omnipotent ? On peut bien entendu affirmer que « Tout ce qui est, est bien », comme Pope ou Leibniz, mais nous savons combien ce problème a torturé les *philosophes*, de Voltaire à Kant.<sup>3</sup> Cependant, c'est aussi une même naïveté intellectuelle, et la même absence de logique que l'on retrouve du côté des auteurs matérialistes même les plus audacieux : d'Holbach, Diderot, La Mettrie, qui n'osent pas « franchir le pas » et se libérer franchement des contraintes et des restrictions de l'humanisme pour oser enfin « aller au grand », comme le disait Sade, et c'est-à-dire savoir, au sens où l'entendait Kant, qui ne l'ose pas non plus. Il fallait un esprit particulièrement courageux, en même temps qu'une très grande lucidité et un grand talent poétique pour l'oser pour concevoir, et faire le tableau de la Nature que Sade nous a laissé d'une nature entièrement dépendante de l'énergie (ou force), de ce mouvement, dans la matière, que les Grecs appelaient *dunamis* et qui est à la fois potentiel, puissance, force, et principe créateur. Hâtons-nous de dire que Sade n'est pas le seul *philosophe* à l'avoir conçu, les matérialistes que nous venons de nommer l'ayant aussi fait, mais par contre, il est bien le seul à avoir osé montrer toutes ses conséquences, et tout ce qui découle logiquement et nécessairement de lui. Il est le seul avant Nietzsche à ne pas avoir craint d'aller au-delà du bien et du mal pour expliquer l'homme, et l'homme *par* la Nature, au lieu de la Nature *par* l'homme comme s'y résignent les autres. Et le seul aussi à ne pas en avoir payé le terrible prix comme ceux qui l'ont tenté après lui et qui ont tous sombré dans la folie : Hölderling, Nietzsche, Artaud, etc.... (On peut se demander si la raison en serait, au moins en partie, le fait que n'ayant plus ce

---

<sup>3</sup> Voltaire, par exemple, qui n'a jamais non plus réussi à le résoudre que sur le mode de l'ellipse, en supposant que les « méchants » avaient été mis sur la terre pour « éprouver le nombre des bons ».

rapport si étroit et si particulier avec la nature que l'homme des Lumières ils n'ont pas pu non plus comme Sade trouver le chemin de sa conquête).

Sade prend l'idée de nature où il la trouve, et c'est-à-dire tout autour de lui, au centre de la vie culturelle, des débats, et des préoccupations de ses contemporains. Il la « purge » ensuite (sil tel est le terme) de toute notion de morale, ou d'humanisme, de manière à la rendre propre à une observation objective. Sa contribution majeure c'est de l'avoir osé sans faute, pour nous donner le tableau de la Nature tel que jamais nul avant lui ni depuis n'a osé le faire, dans laquelle l'homme ne peut être quelque chose qu'à la condition de commencer par n'être rien. Mais cette Nature est aussi sans contradiction, parce que chaque action, sous quelle forme qu'elle apparaisse, la plus horrible, ou la plus insignifiante, y correspond à un besoin, y est tout aussi importante et utile que la plus extraordinaire ou la plus morale, parce qu'elle une forme du mouvement, de la force en action. Sans doute aussi le même univers parfait dont rêvaient aussi ses contemporains : d'Holbach, Leibniz, Pope, ou le Voltaire de « Zadig », etc..., sans jamais toutefois non plus pouvoir mettre le doigt sur, ou expliquer exactement en quoi consistait cette perfection.

La Nature sadienne est Une, un univers où tout se tient et où tout contribue à l'équilibre de l'ensemble, le même univers en fait que celui décrit par Spinoza quand il écrivait « Par perfection et réalité j'entends la même chose ».<sup>4</sup> Tout ce qui est y étant aussi cela qu'il est par nécessité participe au Tout de son être, et nos pensées, nos désirs, nos fantaisies, quels qu'ils soient, sont aussi dans cette perspective tout aussi parfaits, étant réels, que n'importe quelle entité, physique ou morale. Il y a chez Sade comme aussi chez Spinoza une parfaite adéquation de l'objet avec sa représentation : « l'ordre et la connexion des idées [y] sont [aussi] les mêmes

---

<sup>4</sup> Spinoza, Baruch. *Œuvres*. Paris : Garnier-Flammarion, 1965, vol. III, « Éthique », p 219.

que l'ordre et la connexion des choses ». <sup>5</sup> Aucune pensée qui ne soit absolument nécessaire, comme nous en avons justement l'illustration dans l'œuvre de Sade. Et sans doute qu'il s'agit bien ici d'un concept, et donc de philosophie : l'œuvre de Sade décrit un univers où perfection et réalité sont la même chose, comme Sade ne manque jamais de nous le rappeler. Les mentions de ce projet abondent dans son œuvre. Nous en donnerons quelques exemples. Le Père Clément du couvent de Saint-Marie-des-Bois, par exemple, explique à Justine que la nature est le lieu « ... d'une action et une réaction perpétuelles, [d']une foule de vices et de vertus, un parfait équilibre, en un mot, résultant de l'égalité du bien et du mal sur la terre, équilibre essentiel au maintien des astres, à la végétation, et sans lequel tout serait à l'instant détruit, » (Vol. II, p. 682). Cet univers, où toute action est ainsi justifiée, est le lieu d'une totalité dans laquelle les contraires s'annulent, comme dans le *yin* et le *yang* taoïstes, sur le mode de l'unité, pour créer l'harmonie. Citons-en encore quelques exemples :

« Il est essentiel que l'infortune souffre ; son humiliation, ses douleurs sont au rang des lois de la nature ; et son existence est utile au plan général. [...] Quand ses inspirations secrètes [de la nature] nous disposent au mal, c'est que le mal lui est nécessaire ; c'est qu'elle le veut ; c'est qu'elle en a besoin ; c'est que la somme des crimes étant incomplète... insuffisante aux lois de l'équilibre, seules lois dont elle soit régie, elle exige ceux-là de plus au complément de la balance. » (Vol. II, p. 452).

---

<sup>5</sup> Ibid. p. 78. La narration joue donc chez Sade un rôle important en tant que moment essentiel du concept, dont elle représente bien le moment négatif, mais aussi sur le mode de la nécessité. Comme l'explique Clément, « L'imagination de l'homme est une faculté de son esprit, où, par l'organe de ses sens, vont se peindre, se modifier les objets, et former ensuite ses pensées », laquelle, « résultative elle-même de l'espèce d'organisation dont est doué l'homme, n'adopte les objets reçus que de telle ou telle manière, et ne crée ensuite les pensées que d'après les effets produits par le choc des objets aperçus, » (2, p. 673) : ce que l'homme imagine est donc tout aussi *naturel* que la photosynthèse qui fait grandir la plante, ou l'instinct agir les animaux.

Entre deux individus, l'un bon, l'autre vicieux, « ... nous aurions agi tous deux, comme il convenait à la nature que nous agissions ; lui, en faisant une bonne œuvre, parce qu'elle était utile aux plans actuels de la nature ; moi, en commettant un crime, parce qu'il fallait un contrepoids dans la balance ; et que si ce parfait équilibre n'existait pas, et que l'un ou l'autre de ces modes vint à l'emporter, le cours des astres serait interrompu, et le mouvement absolument détruit dans l'univers... ». (Vol. II, p. 455).

Sur Tibère et Néron : « Leurs crimes ont servi la nature, parce qu'il n'est pas un seul crime qui ne la serve, pas un seul dont elle n'ai besoin. » (Vol. II, p. 625).

« Voilà la nature, voilà ses vues, voilà ses plans ; une action et une réaction perpétuelles, une foule de vices et de vertus, un parfait équilibre, en un mot, résultant de l'égalité du bien et du mal sur la terre, équilibre essentiel au maintien des astres, à la végétation, et sans lequel tout serait à l'instant détruit. » (Vol. II, p. 682).

« Le meurtre est la première des lois de cette nature inexplicable aux yeux des sots, et que les philosophes comme nous savent si bien analyser ; c'est par le meurtre qu'elle rentre chaque jour dans les droits que lui enlève la propagation ; et sans les meurtres privés ou politiques, le monde serait si rempli, qu'il ne serait plus possible de l'habiter. » (Vol. II, p. 803).

Justine : « Vous admettez qu'il y a une somme de bien et de mal dans la nature, et qu'il faut en conséquence une certaine quantité d'êtres qui pratiquent le bien, et une autre qui se livre au mal. Le parti que je prends en choisissant le bien est donc dans la nature. » (Vol. II, p. 1045).

« Point de destruction, point de nourriture à la terre, et par conséquent plus de possibilité à l'homme de pouvoir se reproduire. » (Vol. III, p. 875).

« La nature n'a créé les hommes que pour qu'ils s'amuse de tout sur la terre ; c'est sa plus chère loi, et ce sera toujours celle de mon cœur. Tant pis pour les victimes, il en faut ; tout se

détruirait dans l'univers, sans les lois profondes de l'équilibre ; ce n'est que par des forfaits que la nature se maintient, et reconquiert les droits que lui enlève la vertu. Nous lui obéissons donc en nous livrant au mal ; notre résistance est le seul crime qu'elle ne doive jamais nous pardonner. » (Vol. III, p. 1257).<sup>6</sup>

Dans la mesure où le but de son œuvre est précisément de révéler cette vérité, et qu'elle n'est tout entière que l'explication et l'application de ce concept d'harmonie, elle est aussi une philosophie. Le vice et la vertu y ont tous deux leur aspect positif, servant tout autant l'un que l'autre l'harmonie du Tout, et c'est-à-dire que les impulsions criminelles sont ici tout aussi nécessaires que celles de ce que nous appelons la vertu. Comme l'explique le Père Clément à Justine, la nature serait bien étonnée d'apprendre que les hommes ont fait des lois pour punir des crimes qui lui sont aussi essentiels. Si elle pouvait s'exprimer – comme elle le fait ici par sa voix – elle leur répondrait sans doute : « Imbécile... engendre, calomnie, détruis, fous en cul, en con ; vole, pille, viole, incendie, martyrise ; assassine ton père, ta mère, tes enfants ; commets sans peur tous les crimes que bon te semblera : ces prétendues infamies me plaisent, elles sont nécessaires à mes vues sur toi, et je les veux, puisque je te les inspire. » (Vol. II, p. 682).<sup>7</sup>

On pourrait sans doute voir une contradiction, puisque les lois des hommes, grâce auxquelles il se protègent les uns des autres, et de leurs semblables, leur sont également et tout aussi

---

<sup>6</sup> A lire et relire encore également ici, l'exposé du Pape Braschi, vol. III, pp. 868-886.

<sup>7</sup> On notera par ailleurs ici les nombreuses similarités entre Taoïsme et Sadianisme.) : L'apprenti-taoïste doit être vidé «... de toutes les idées reçues. [...] Le maître s'applique à démontrer la relativité des conventions sociales. [...] Le bien et le mal ne se peuvent distinguer. [...] De quel droit condamner voleurs ou brigands ? [...] Toutes les valeurs sont artificielles, il n'y a ni noble ni vulgaire, ni juste ni injuste, ni grand ni petit, un poil vaut une montagne. [...] Tous les contraires peuvent être ramenés à l'unité. [...] Qu'est-ce que la vie ? Se distingue-t-elle de la mort ? [...] Il ne faut pas tenir à ses amis, à ses maîtres, à ses proches : ce sont des spécifications du Tout qui apparaissent et disparaissent. [...] L'extase qui permet une appréhension directe de la Vertu Première [provient de] l'identification avec le Tout », etc... (Marcel Granet, *La Religion des Chinois*. Paris : Albin Michel, 1998, pp. 182-4)

nécessairement inspirées par la nature (comme le remarque Justine). La chose est certaine. Mais ces lois, et si en effet elle se rapporte bien à l'harmonie *infra* de l'espèce, et lui restent intérieure, ignore aussi le général, la place de l'espèce dans le Tout. Ces lois qui articulent ce que nous appelons la « vertu » ou le « bien » existent en effet également dans toutes les autres espèces, minérales, végétales, ou animales, pour le même effet quoique sous des formes différentes, elles sont pour chacune ce qui lui permet aussi de se protéger et de perdurer. Le parasite assassin qui dépose sa larve sur l'œuf de l'abeille, le dévore, et se nourrit ensuite du miel destiné au rejeton le fait également par la même vertu, au regard de son espèce, comme le loup qui tue l'agneau, ou l'aigle le serpent. Ce que nous appelons vertu n'est rien d'autre en fait que ce qui sert notre espèce. Mais en supposant (par exemple) qu'une espèce particulière, quelle qu'elle soit, trouve le moyen de se protéger de manière absolue, et donc de s'accroître et de grandir indéfiniment, et cette vertu qui fait un moment sa force, ne pouvant s'exercer qu'au détriment des autres espèces, finira aussi par se changer en vice. Et c'est d'ailleurs ce qui est peut-être en train de se produire pour l'espèce humaine, dont la surmultiplication, qui a déjà entraîné la disparition de grands nombres d'autres espèces, commence à menacer jusqu'à la survie même de la planète. Ces mêmes vertus que nos lois codifient et qui nous ont permis de croître et de prospérer comme nous l'avons fait, et toujours au détriment des autres espèces, sont en train de devenir pour nous des vices potentiels menaçant notre survie. Alors que le crime, les maladies, les guerres et les catastrophes naturelles, au contraire, en ralentissant l'explosion démographique, sont aussi nécessairement des vertus qui contribuent à notre bien-être et à notre survie. Toute vertu poussée à la limite doit ainsi se changer en vice pour une espèce donnée. Telle est la loi de l'Un, comme aussi dans le *yin* et *yang* ou le concept de perfection naturelle chez Spinoza. Sade a choisi d'expliquer ce principe en faisant le tableau du crime, mais aurait pu tout aussi bien le faire à

partir de celui de la vertu, sauf bien entendu qu'il n'aurait alors rien appris de neuf à ses lecteurs qu'ils ne pensent déjà savoir. Son projet demandait le tableau du « vice » pour pouvoir contribuer à la connaissance du Tout harmonieux, et donc aussi à la connaissance de la « vertu ». De même que dans le *yin* et *yang*, les lois de l'espèce sont chez Sade en opposition et en contradiction directe avec celles du Tout duquel dépend cette espèce. Comme le précise le Pape Braschi à Juliette : « ... ce que nous regardons comme des vertus, devient des crimes aux yeux [de la nature] ; au contraire, si les créatures se détruisent, elles ont raison eu égard à [elle]... [car] toutes les lois que nous avons faites, soit pour encourager la population, soit pour punir la destruction, contrarient nécessairement toutes les siennes. » (Vol. III, p. 872). La Nature, le Tout, étant par définition supérieur à la partie, l'espèce humaine, celle-ci doit aussi logiquement lui rester soumise, et ne peut être bien comprise ou expliquée que par elle. Non pas le contraire, ce qui peut pas manquer d'arriver chaque fois que l'on choisit les concepts de « vertu » de l'espèce, pour expliquer le Tout.

Ce principe d'équilibre ou d'harmonie repose chez Sade comme dans le Taoïsme, ou le Christianisme, sur une trinité : le *yin* taoïste étant un, et le *yang* un second (ou vice-versa), ce qui fait deux, ces deux ensemble font à leur tour un troisième, qui est Un, de la même manière que le Père et le Fils des Chrétiens se complètent et ne font plus qu'un dans le saint-Esprit qui joue ici le même rôle que le cercle unifiant du *yin* et *yang*. C'est de la même manière que nature naturante (*natura naturans*) et nature naturée (*natura naturata*) ne font aussi qu'un dans l'univers sadien, qui est à chaque instant la somme totale des destructions et des créations de l'une et de l'autre, les noms de « vie » et de « mort » n'ayant d'ailleurs aucun sens dans la libre circulation du mouvement de cet être entre ses deux polarités. Comme le précise le Pape Braschi

à Juliette, il est comme « ... les flots de la mer qui s'élèvent et s'abaissent à tout instant, sans qu'il y ait ni perte ni augmentation dans la masse de ses eaux ». (Vol. III, p. 877). Tout comme les marées montent et descendent, les créatures naissent et retournent ainsi à l'être et meurent pour retourner encore au même être, ou comme aussi les vagues et la mer qui sont une même chose, sous deux formes différentes. Il s'agit d'un mouvement circulaire, et dynamique, dans lequel les catégories (bien et mal, vice et vertu, moral et immoral, etc...) se complètent sur le mode de s'opposer et contribuent ainsi à l'harmonie du tout. La nature sadienne est comme la spinoziste « ...un seul Individu dont les parties, c'est-à-dire tous les corps, varient d'une infinité de manières, sans aucun changement de l'Individu total,»<sup>8</sup> dans lequel une de ces variations de l'individu est ce que nous appelons mort, ou la destruction. Mais il s'agit en fait toujours encore du même univers optimiste que celui du « Tout est bien » de Pope, comme de l'harmonie préétablie leibnizienne ou encore, à l'aube de la philosophie, de l'Être immobile parménidien, lui aussi seul Individu qui absorbe de la même manière tous les êtres, ou moments qui le composent.<sup>9</sup>

La fiction n'est donc pas ce « lèse-concept » que certains pensent y voir,<sup>10</sup> mais plutôt son adjoint, et l'illustration du concept, dont elle ne en fait pas du tout séparable sans infirmer la portée du projet tout entier. Concevons-la comme un des ces « exercices pratiques » de la leçon du maître. Acceptons-là dans le même esprit où nous acceptons comme philosophique le poème

---

<sup>8</sup> Spinoza, p. 90.

<sup>9</sup> Et aussi bien entendu de l' « Eternel retour » nietzschéen, et des philosophies qui s'en inspirent.

<sup>10</sup> Annie Le Brun, par exemple, pour qui notre admiration ne peut être mise en doute, et qui a écrit tant de choses essentielles sur Sade, mais qui juge que « Sade n'est pas plus un philosophe de la nature qu'un philosophe de la négation, comme on continue à la prétendre. [...] De toute manière, il n'est sûrement pas un philosophe, parce que fondamentalement sa démarche n'a rien de conceptuel » (quatrième de couverture à l'ouvrage cité), absence de concept qui condamnerait Sade à la seule fiction : l'« espace d'une béance première », un discours « ... surtout pas concept ou logique. » (Ibid.).

Parménide, dans laquelle le concept est entièrement exprimé sous la forme de fiction. Notons aussi que Kant, pourtant auteur conceptuel s'il en fut, n'en a pas moins recours systématiquement lui aussi à l'illustration, à l'exemple, pour servir pareillement de support au concept, et note dans la *Critique de la raison pure* qu'il faut pouvoir donner un exemple de toute réalité si l'on veut être en mesure de « ...comprendre si telle réalité représente quelque chose ou rien ». <sup>11</sup> A supposer qu'après avoir écrit que « *tous les corps sont divisibles* », <sup>12</sup> il ait voulu donner l'exemple d'une petite fille, sciée en deux. C'est pourtant un corps, et sans doute que Kant n'aurait pas recours à cet exemple, mais le fait est que l'exemple tombe aussi sous la généralité de la règle et qu'il s'agirait toujours de logique et de philosophie. Nul exemple dans le concept ne peut rester en dehors de la droite ligne de la logique et de ses conséquences, ou y faire exception, sans condamner le concept tout entier. Kant aurait-il dit que ce cas pratique-là devait faire exception à la théorie qu'il se serait aussi condamné à ne pas être cru. Un concept ne peut, et ne devrait être vraiment pris au sérieux qu'à condition de pouvoir accepter avec lui toutes les implications qui en découlent, et malheureusement, il faut aussi dire que c'est justement le point sur lequel la philosophie conceptuelle se paie souvent de mots.

Tout comme Platon, Sade aurait pu écrire en exergue de son œuvre : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », théorie et pratique, concept et narration se combinant, s'équilibrant et s'harmonisant chez lui grâce à la fiction en un Tout sans faille. Il suffira d'en donner un exemple : dans *La Nouvelle Justine*, d'Esterval explique à Justine que « ... le mouvement est l'essence du monde ; [et que] cependant [comme] il ne peut y avoir de mouvement sans destruction, la destruction est nécessaire aux lois de la nature, [et que] celui qui détruit le plus,

---

<sup>11</sup> Kant, Emmanuel. *Critique de la raison pure*. Paris : Garnier-Flammarion, 2001, p. 323.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 156.

étant celui qui impose le plus de mouvement à la matière, est en même temps celui qui sert le mieux les lois de la nature.» (Vol. II, p. 835). A la suite de quoi, et joignant le geste à la parole, il massacre une famille entière, après avoir violé le père, la mère, et une fille de treize ans. Pourquoi voir autre chose ici que cette même unité ternaire sur laquelle Kant, dans laquelle l'exemple illustre le concept ? Sans compter qu'où nos pensées sont le résultat de notre type d'organisation, il s'en suit aussi logiquement que la pensée de meurtre est également naturelle,<sup>13</sup> puisque nous ne l'aurions pas si elle ne correspondait pas à notre type d'organisation – si nous étions un animal ou un végétal, par exemple. En donner des exemples est seulement faire œuvre philosophique, scientifique, et donc humaniste.

Le concept sadien est celui de la circularité de l'être, d'un éternel retour nietzschéen auquel la destruction, le vice et le mal sont nécessaires. On pourrait certes en donner une explication entièrement conceptuelle, mais il faut quand même avouer que l'illustration qu'en fait Sade dans ses œuvres ésotériques est tout à fait extraordinaire, et contribue bien davantage que des mots à traduire pour nous l'impact et la force de cette philosophie. Le concept seul est stérile sans le concours de l'illustration, ce que Sade avait sans doute déjà en tête quand il écrivait dès la première page de *Justine* « Le chef-d'œuvre de la philosophie serait de développer les moyens dont la fortune se sert pour parvenir aux fins qu'elle se propose sur l'homme, et de tracer d'après cela quelques plans de conduite qui puissent faire connaître à ce malheureux bipède la manière dont il faut qu'il marche dans la carrière épineuse de la vie [pour y trouver le bonheur]. » (Vol. II, p. 131). A quel chef-d'œuvre *philosophique* penserait-il alors, si ce n'est celui qu'il est sur le point d'écrire ? Grâce à l'exemple, Nous y trouvons une philosophie non plus seulement

---

<sup>13</sup> “Our thoughts are nothing but the consequences of the nature of our soul and arise in it in virtue of its notion.” Leibniz, Gottfried Wilhelm. *The Monadology*. Oxford, Oxford University Press, 1925, p. 204.

abstraite et théorique, mais dans laquelle, grâce à l'exemple et à la narration, le fond l'emporte enfin sur la forme, l'esprit sur la parole, et le message sur le messager. De telle manière que la lorsque Juliette remarque à la fin de l'œuvre, refermant également ainsi la parenthèse ouverte au début de *Justine*, que « La philosophie doit tout dire », il ne reste plus qu'à ajouter : pari gagné !

## Bibliographie

Becker, Karl L.. *The Heavenly City of the Eighteenth-Century Philosophers*. New Haven : Yale University Press, 1967.

Granet, Marcel. *La religion des Chinois*. Paris Albin Michel, 1989.

Kant, Emmanuel. *Critique de la raison pure*. Paris : Garnier-Flammarion, 2001.

Le Brun, Annie. *On n'enchaîne pas les volcans*. Paris : Gallimard, 2006.

Leibniz, Gottfried Wilhelm. *The Monadology*. Oxford, Oxford University Press, 1925.

Sade, D.A.F., Marquis de. *Œuvres*. Paris : Gallimard-La Pléiade, éd. Michel Delon, 1990-1998, vol. I, II, III.

Sclippa, Norbert. *Pour Sade*. Paris : L'Harmattan, 2006.

Spinoza, Baruch. *Œuvres*. Paris : Garnier-Flammarion, 1965, vol. III, « Éthique ».

Voltaire. *Dictionnaire philosophique*. Paris : Garnier-Flammarion, 1964.